

PLANÈTE SEXE

ENTRETIEN AVEC FRANK MICHEL

L'anthropologue Frank Michel, auteur de nombreux essais sur le voyage, traite du tourisme sexuel dans son ouvrage, *Planète sexe*. Il nous livre un état des lieux dramatique de ce fléau en passe de devenir un phénomène de masse. Il le replace dans le contexte d'un marché globalisé des corps et de la consommation de tout ce que recèle la Terre et, en premier lieu, ses humains.

Comment définissez-vous le tourisme sexuel ?

Quelles formes prend-il ?

Frank Michel : Il s'agit d'un tourisme fondé sur des rapports d'inégalité et de domination, physique ou symbolique, dont le but premier est la recherche de relations sexuelles dans un cadre commercial. À mon sens, il importe de distinguer clairement le « touriste sexuel impliquant des enfants » et le « touriste sexuel » : le premier commet un crime condamnable en justice dans le pays du délit ou dans son propre pays ; le second concerne une personne adulte qui voyage dans le but de rechercher des relations sexuelles, en général avec des personnes prostituées toutes consentantes et adultes en échange de transactions (financières ou matérielles). Aujourd'hui, le débat autour de la prostitution déborde sur celui du tourisme sexuel. La prostitution volontaire rejoint ainsi le tourisme sexuel, masculin ou féminin, tandis que la prostitution forcée rejoint le tourisme sexuel à destination des enfants. Le premier est « acceptable » et le second « condamnable ». Les choses ne sont pas aussi simples

puisque, par exemple, une quantité non négligeable de personnes prostituées de l'Est ou du Sud, mêmes adultes, ne sont ni consentantes ni volontaires. Considéré dans son acception la plus large, le tourisme sexuel est difficile à définir d'un point de vue juridique tout simplement parce qu'il ne s'agit pas d'un crime. Le seul crime est l'abus sexuel, quelle que soit sa forme (prostitution ou pornographie forcée, sévices ou maltraitements, pédophilie, etc.). Pour moi, les deux phénomènes qui connaissent actuellement une ampleur sans précédent sont la mode du « sexotisme » (lorsque le sexe rencontre l'exotisme) et le danger du tourisme sexuel de masse (lorsque les industries du tourisme et du sexe se rencontrent).

Peut-on le dater les débuts du tourisme sexuel ?

Les mauvaises raisons d'être des diverses formes de tourisme sexuel sont multiples. Il y a bien sûr la pauvreté, mais pas seulement. Il y a le machisme et le sexisme de certaines sociétés, les guerres aussi sont à l'origine du tourisme sexuel (par exemple, la guerre de Corée, et surtout celle du Viêtnam), ainsi que la marchandisation du corps des femmes qui se fait sur fond de mondialisation libérale, via les florissantes industries du sexe que sont la pornographie et la prostitution, désormais rebaptisées secteurs des loisirs et du divertissement... Difficile cependant de dater véritablement les débuts, étant donné que les explorateurs d'antan, et surtout les colonisateurs, « pratiquaient » eux aussi cette forme de tourisme de la chair prédatrice, fondée dès l'origine sur l'exploitation de l'exotisme et la marchandisation du corps des autres. Seule indication certaine, le tourisme sexuel a « explosé » à compter du milieu des années 1970 – avec le rapatriement des militaires américains remplacés sur le champ, si l'on peut dire, par les touristes occidentaux, surtout

européens, puis japonais, dans les bordels d'Asie du Sud-Est, notamment en Thaïlande et aux Philippines. Depuis cette époque, le capitalisme sauvage sur fond de mondialisation incontrôlée aidant, le fléau s'est rapidement développé, diversifié et répandu à l'ensemble de la planète.

Qui sont les touristes sexuels ?

Ils sont multiples, il est par conséquent difficile et malvenu d'essayer de les classer : dans l'avion qui transporte les voyageurs à destination de Rio ou de Manille, on retrouve aussi bien le touriste pédophile qui sait ce qu'il cherche, le vacancier qui profite de la « bonne occase » si elle se présente à lui, le militaire en Irak en permission ou l'internaute fasciné par la femme mulâtre ou orientale, le sédentaire miné par un divorce ou la perte d'emploi qui part changer d'air pour se « refaire une santé ». En effet, il est toujours revigorant de voir qu'ailleurs, dans le Sud et à l'Est, la misère est encore plus dure, et pourtant les gens si souriants et les filles si belles... Le touriste sexuel c'est avant tout un « Monsieur Tout-le-monde », partant aussi de l'idée qu'un homme seul (ou en « bande ») qui voyage loin de chez lui avec de l'argent plein les poches est un touriste sexuel potentiel, qu'il le veuille ou non ! Il est important de distinguer ici tout ce qui relève de la drague et de l'abus, et rappelons encore et toujours, afin d'éviter toute dérive réactionnaire et moralisante qu'il n'y a pas de mal à se faire du bien, sauf si ce bien fait du mal aux autres. Mais, en fait, ce que recherche d'abord le touriste sexuel, tout comme d'ailleurs le client de la prostitution, c'est la transgression : en abusant du corps de l'Autre, il possède, il domine, il ordonne et maltraite... bref, il est le chef ! On voit que cet acte est empreint d'esprit paternaliste et néo-colonial. Cette transgression permet au touriste sexuel de « redevenir » quelqu'un, de

retrouver sa virilité mise à mal dans sa propre société, d'avoir le sentiment d'exister enfin... Brimé et blâmé par son patron et par sa famille ou son entourage, réduit à la servitude par le travail et à l'anonymat par une société individualiste dont la seule échappatoire réside dans la consommation, le touriste sexuel « renaît » autre ailleurs, à Bangkok par exemple où, grâce à quelques billets verts, tous ses fantasmes peuvent se réaliser dans les bordels parfaitement indiqués pour lui... Le voyage est, hélas, pour certains – ou certaines – cet espace de « déresponsabilisation » qui permet d'oublier bien volontairement les valeurs citoyennes de base, et donc de se « lâcher » pour dégager et exprimer toutes les frustrations accumulées. Pour le malheur des hôtes et des autres.

Le tourisme sexuel est-il seulement pratiqué par des Occidentaux ?

Les pays émetteurs de touristes sexuels sont, pour l'instant, essentiellement des pays riches, donc surtout du Nord (Amérique du Nord, Europe, Australie, Japon). Mais désormais, les nouvelles classes aisées provenant d'autres régions (Russie, Chine, et avant eux Taïwan, Corée du Sud, etc.) forment les nouveaux clients de cette prostitution internationale et touristique, de mieux en mieux organisée et adaptée aux récentes « exigences du marché » : c'est pourquoi on trouvera aujourd'hui, par exemple en Thaïlande, des prostituées moldaves et ukrainiennes pour servir des clients coréens et chinois... On est très loin de la mondialisation heureuse !

Quelles sont leurs destinations de prédilection ?

Aujourd'hui, suite à la mondialisation touristique et sexuelle en cours, les destinations prisées par les touristes sexuels offrent une palette toujours plus large : Asie du

Sud-Est et Caraïbes sont encore les espaces les plus visités par les prédateurs, mais d'autres terres émergent rapidement : Brésil, Sénégal, Maroc, Égypte, etc. Il serait possible d'établir une véritable cartographie de tourisms sexuels dans le monde mais, avec les trafics humains et les flux touristiques sur fond de tensions géopolitiques, ils sont difficilement quantifiables. Surtout qu'aujourd'hui c'est une forme sournoise de tourisme sexuel qui s'étend à l'échelle de la planète, ce que j'appelle l'essor du tourisme sexuel de masse. De nouveaux clients le deviennent « par hasard » ou presque, puisqu'ils sont vivement encouragés (par les médias, la publicité, le cinéma, la presse magazine, Internet, les agences de voyages, les politiques officieuses sinon officielles, les nouvelles lois légalisant la prostitution, la vogue du porno chic et soft, etc.) à consommer à la fois du voyage et du sexe de toutes les manières possibles et disponibles en rayon sur ce « marché » très florissant.

Existe-t-il un tourisme sexuel féminin ?

Que représente-t-il ?

En 2006, le film *Vers le Sud* (reprenant le roman de Dany Laferrière, *La Chair du maître*) précise la confrontation de deux misères que tout oppose : la misère sociale des pays pauvres et la misère affective des pays riches. Ici, ce sont des femmes occidentales, un rien blasées mais suffisamment fortunées, qui viennent se frotter au grand frisson de l'ensauvagement en cherchant des relations amicales et sexuelles, parfois amoureuses mais toujours tarifées, avec des jeunes Noirs haïtiens. En Afrique, au Sénégal, en Gambie, en Égypte ou au Kenya, les gigolos locaux, musclés et sportifs, s'organisent pour accueillir et contenter cette nouvelle clientèle aux besoins nouveaux. En général, les garçons « ciblés » du coin se font ensuite

entretenir par des « vieilles blanches esseulées », certains s'enrichissent rapidement... On note surtout que, si les pédophiles sont vivement condamnés et les touristes sexuels masculins critiqués, ce « nouveau » tourisme sexuel féminin se fait passer – y compris dans les médias – pour plus sensuel que sexuel, et on parle généralement d'histoires d'amour entre adultes consentants. Si le rapport néocolonial est omniprésent dans ces « rencontres », il convient de souligner que les hommes prostitués ne se plaignent pas trop de la situation, même si la cerise sur le gâteau reste pour eux le mariage, autrement dit une porte de sortie de Gambie, avec un visa pour l'Europe à la clé... De nos jours – effet d'un mimétisme lamentable ? –, le tourisme sexuel au féminin se développe incontestablement, mais il faut tout de même souligner qu'il représente moins de 5 % du tourisme sexuel dans le monde. Sur le plan quantitatif, le tourisme sexuel – ses affres et ses dérives – reste avant tout une affaire d'hommes qui recherchent des filles, et dans une moindre mesure des garçons.

Quelles sont, selon vous, les raisons principales de l'essor de la prostitution à des fins touristiques dans le monde ?

Résultant de la rencontre entre deux chocs, économique et culturel, le premier s'avérant au final plus redoutable que le second, le tourisme sexuel naît à partir de multiples raisons, qu'on peut tenter de lister de la manière suivante :

- la pauvreté endémique, encore aggravée par une paupérisation croissante ;
- la mondialisation économique et libérale, favorisant la libéralisation des marchés sexuels et encourageant plus ou moins directement la traite aux fins de prostitution ;
- la persistance, et parfois la résurgence, des sociétés patriarcales et sexistes, sans nier la résurgence des tra-

ditions sur fond de nationalisme ou de communautarisme;

- la dégradation de l'image des femmes par les hommes, mais aussi par les femmes elles-mêmes, sur fond de violence sexuelle à la fois généralisée et banalisée;
- l'explosion du tourisme international, mais aussi des flux de migrants en tout genre;
- la féminisation des migrations et l'augmentation de l'immigration clandestine;
- l'hypersexualité des jeunes et des populations du Nord en général;
- l'engouement sans limites pour les paillettes d'une société de consommation impérialiste fondée sur le culte de l'argent;
- le clivage Nord-Sud qui, s'il devient complexe et divers, ne cesse pas moins de se creuser, et donc de précariser davantage les populations déjà démunies;
- l'essor du secteur des industries du sexe, qui connaît une importante hausse et une diversification, et qui tend fortement à se banaliser dans toutes les couches sociales.

Quels sont les discours des touristes sexuels pour justifier leur pratique ?

Certains Occidentaux, touristes sexuels et abuseurs du Tiers Monde, n'hésitent pas à faire croire que leurs pratiques relèvent de l'aide humanitaire ! Ils avancent ainsi les arguments suivants : « j'apporte de l'argent aux filles et à leurs familles, j'achète ici un portable, là une moto, je leur paie des études ou des repas, etc. » Arguments classiques qui ne font rien d'autre que perpétuer la dépendance autrefois coloniale désormais libérale de certaines régions du monde envers d'autres. L'héritage colonial est ici essentiel, c'est aussi lui qui explique le caractère émi-

nemment raciste de la relation qui lie généralement un client touriste du Nord (plutôt riche et âgé) avec une fille locale du Sud ou de l'Est (plutôt pauvre et jeune, voire très jeune)... Les arguments fallacieux tenus par ces tristes sires ne tiennent pas, mais ils sont connus de tous : « on les aide ainsi à survivre, on les nourrit, ici c'est la coutume locale, ce sont des jeux sexuels, ils ou elles sont plus précoces que chez nous, etc. » Ces arguments masquent très mal la culpabilité des touristes sexuels qui tentent de la sorte de légitimer leurs délits et dégâts.

Souvent, les touristes sexuels entretiennent ainsi les mêmes clichés sur l'Autre, réduit à un corps sexué et marchandisé, que les clients traditionnels de la prostitution. Ces clichés sont pratiques puisque, en les répandant, ils se dédouanent et justifient leurs actes : « Plus vieux métier du monde », « Mal nécessaire », « Cela évite les viols », « Elles aiment ça », « C'est finalement un métier comme un autre », etc. La boucle est bouclée, autrement dit rien ne peut être changé, c'est ainsi ! Tant que les mythes et les idées reçues perdureront de la sorte, les clients ne seront pas contrariés et refuseront de s'interroger sur le sens de leurs actes.

Le tourisme sexuel est-il un phénomène inhérent aux nouvelles formes de mobilité contemporaines ?

Est-il en train de devenir un tourisme comme un autre ?

La réponse aux deux questions est oui. Pour la première, le tourisme sexuel intègre une nouvelle forme de mobilité actuelle car il accompagne un mouvement de fond qui est celui du succès prodigieux des deux industries qui ont aujourd'hui le vent en poupe et qui, surtout, s'inscrivent tout à fait dans le cadre de la mondialisation selon la logique capitaliste : le sexe et le tourisme. Lorsque ces deux secteurs se rencontrent et mettent leurs intérêts en

commun, ce qui est inévitable dans l'esprit du libéralisme, le pire est à venir. Globalement, ce type de tourisme malsain – qui n'a rien à voir avec la rencontre amoureuse d'une nuit ou d'une vie – s'apparente bien à une véritable invasion du Sud (ou de l'Est) par le Nord. Les Occidentaux qui ont, ici ou là, perdu la bataille de la colonisation, reprennent pieds dans leurs anciennes (et nouvelles) possessions, avec une conquête en vue : celles des corps. Une recolonisation à peine déguisée.

Pour la seconde question, évidemment, le tourisme sexuel (certains le rebaptisent « sensuel », « romantique » ou « érotique », des termes moins incorrects pour le grand public de voyageurs...) est, même si c'est regrettable, en train de devenir un tourisme comme les autres. D'autant plus que rien n'est fait pour enrayer cette cynique mais rentable évolution. Tout le monde devrait s'attaquer au fléau, de l'OMS et l'OMT aux citoyens-voyageurs, en passant évidemment par les agences touristiques et les autorités des pays concernés. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'au-delà des discours convenus soulignant la bonne conscience des pays nantis, peu de personnes, d'institutions, d'États, etc., se mobilisent véritablement. La principale raison est économique : tout le monde, peu ou prou, se remplit les poches avec l'argent du tourisme sexuel, désormais très lié non seulement au voyage, mais aussi aux univers de la prostitution et de la pornographie. Au final, le tourisme sexuel est pour moi un phénomène inquiétant à plusieurs titres, dont deux tout particulièrement : 1) Le secteur « explose » sur fond de malaise civilisationnel et de fossé économique dont le libéralisme entend tirer profit, comme on le constate avec l'expansion des industries du sexe ; 2) L'essor est encore aggravé par la banalisation du tourisme sexuel et de la menace, selon moi, de voir demain émerger un véritable « tou-

risme sexuel de masse » à l'échelle mondiale, dont les conséquences seront absolument incontrôlables.

Quelles sont les résistances, les solutions ?

Précaires et limitées, elles sont individuelles et parfois associatives et, depuis peu, juridiques dès lors qu'il s'agit d'abus sur les enfants (lois d'extraterritorialité, etc.). Dans certains pays, comme le Cambodge, il est en outre très dangereux de se frotter au secteur du sexe marchand, lutter contre le tourisme sexuel peut s'apparenter à jouer à la roulette russe... De nos jours, il s'agit de lutter contre les racines du fléau et, surtout, ne pas se satisfaire d'une répression visible mais inconséquente. Cela signifie, par exemple, lutter tous ensemble contre la triple discrimination dont sont victimes trop de personnes abusées : discrimination sexuelle (les filles et les femmes sont les plus concernées), discrimination économique et sociale (les pauvres et les exclus sont sur le front de l'exploitation sexuelle), discrimination « ethnique » ou culturelle (la « métisse », la « Noire », l'« Orientale », etc., ravivent les fantasmes coloniaux des Occidentaux en voyage, qui ont du mal à accepter la fin du mythe de la supposée Grandeur nationale passée...). Il s'avère donc que les solutions sont avant tout éducatives : éducation au voyage mais également à la sexualité, ici comme ailleurs, sans oublier une meilleure prévention du sida. Il conviendrait également de lutter contre l'actuelle dégradation des relations hommes-femmes, la banalisation de la pornographie, la tendance à réglementer la prostitution selon un modèle ultralibéral, etc. Les États, souvent corrompus et complices de l'exploitation sexuelle, doivent prendre conscience de l'ampleur du fléau, comme cela a timidement commencé en Thaïlande (les touristes pédophiles, qui allaient jadis en Thaïlande, vont désormais au Cambodge,

où l'impunité est beaucoup plus grande). Il faut enfin généraliser – mais plus encore les appliquer – les lois contre le trafic humain et l'exploitation sexuelle, notamment à l'encontre des enfants.

Propos recueillis et mis en forme par **Cédric Biagini**

(2007)